«LA SOLEDAD»

I

Soledad... Para ti es como decir solo.
Para mí, ¿quién sabrá entenderme?
Quiere decir: verde, verde denso, vivaz, suave,
Verde plátano, verde acanto, tilo verde.

Palabra verde. Silencio verde. Manos verdes
De grandes árboles inclinados, de arbustos locos;
Dedos entre rosales, laureles y bambúes;
Troncos de cedros viejos en los que se reúnen
Los bichitos y las alegres rondas
De libélulas sobre el agua verde...

En el agua, reflejos de castaños,
De pardos tejos, mimbres, yerbabuenas,
Berros; charcos quietos
Y corrientes vivas donde reman los mosquitos;
Ranitas saltarinas y carpas venerables;
El martín-pescador... En marzo, estrellas de ciruelos,
De perales, de manzanos; racimos de arces.

En mayo, la fiesta de las cicutas,
De los botones de oro: esplendor de los prados.
Campanarios blancos de las yucas, lanzas agudas
Y tallos suaves, madreselva de ramas apretadas,
Parra con su pesada carga de palmas,
Y siempre, y por todas partes, fresca de luz y calma,
La invasión de la yedra en pequeñas olas pulidas
Ganando la pared de los patios, los cristales de las ventanas,
Los tejados de los pabellones siempre rozados en vano....

«LA SOLITUDE»

I

Solitude... Pour vous, cela veut dire seul,
Pour moi — qui saura me comprendre?
Cela veut dire: vert, vert dru, vivace, tendre,
Vert platane, vert calycanthe, vert tilleul.

Mot vert. Silence vert. Mains vertes
De grands arbres penchés, d'arbustes fous;
Doigts mêlés de rosiers, de lauriers, de bambous;
Pieds de cèdres agés où se concertent
Les bêtes à Bon Dieu; rondes alertes
De libéllules sur l'eau verte...

Dans l'eau, reflets de marroniers,
D'ifs bruns, de vîmes blonds, de longues menthes
Et de jeune cresson; flaques dormantes
Et courants vifs où rament les «meuniers»;
Rainettes à ressort et carpes vénérables;
Martin-pêcheur... En mars, étoiles de pruniers,
De poiriers, de pommiers; grappes d'érables.

En mai, la fête des ciguës,
Celle des boutons d'or; splendeur des prés.
Clochers blancs des yuccas, lances aiguës
Et tiges douces, chèvrefeuille aux brins serrés,
Vigne-vierge aux bras lourds chargés de palmes,
Et toujours, et partout, fraîche, luisante, tranquille,
L'invasion du lierre à petits flots lustrés
Gagnant le mur des cours, les carreaux des fenêtres,
Les toits des pavillons vainement retondus...

II

Yedra que aprisiona la frente del roble, al cuello del haya,
Sus manojos de granos negros como un lazo tendido
Al tordo vacilante; verde reino
Para los mirlos de frac — reino que se extiende
Así como en un parque de Florencia o de Roma
En mantos de esmeralda y cordajes en vilo...

Yedra de aquella avenida con pórtico de luz
Cuyos plátanos seculares, cada verano,
Levantan una larga catedral verde — yedra
De la cueva de rocas donde duermen amparados,
Cada invierno, las calas y los frágiles cactus;
Funda, que el polvo blanco de la ciudad
Apenas escarcha en las noches de vendaval — para mí,
Verde obligado de las piedras viejas,
De los árboles viejos, de los tejados que se inclinan, de los tejados
[viejos —

¿Un palacio? No, señora, una casa solariega,
Una ermita verde que huele a bosques, a heno,
Donde los ruidos de la carretera llegan bastante lejanos
Para no ser más que una música en semitono.
Un tren huye quejándose por el terraplén,
Mas todo el horizonte malva y rosa que alcanza
Cambia el viaje en colores de leyenda.
Sigue la mirada a esos trenes que se alejan
Arrastrando sus barbas grises — y es verdad que derraman
Algo de nostalgia al hilo del rubio verano...

Pero el jazz de los gorriones se desencadena por las hojas,
Se exaltan las palomas blancas, el ciprés
Es la torre encantada donde se deshojan unas notas
En torno al ruiseñor. Del prado,
Sube la fiebre de los grillos, de los saltamontes.
Todas las hierbas tienen patas, tienen alas —

II

Lierre nouant au front du chêne, au cou du hêtre,
Ses bouquets de grains noirs comme un piège tendu
A la grive hésitante; vert royaume
Des merles en habit — royaume qui s'étend
Ainsi que dans un parc de Florence ou de Rome
En nappes d'émeraude et cordages flottants...
Lierre de cette allée au porche de lumière
Dont les platanes séculaires, chaque été,
Font une longue cathédrale verte — lierre
De la grotte en rocaille où dorment abrités
Chaque hiver, les callas et les cactus fragiles;
Housse, que la poussière blanche de la ville
Givre à peine les soirs de très grand vent — pour moi
Vert obligé des vieilles pierres,
Des arbres vieux, des toits qui penchent, des vieux toits—.

Un château? Non, Madame, une gentilhommière,
Un ermitage vert qui sent les bois, le foin,
Où les bruits de la route arrivent d'assez loin
Pour n'être plus qu'une musique en demi-teintes.
Un train sur le talus se hâte avec des plaintes,
Mais l'horizon tout rose et mauve qu'il rejoint
Transpose le voyage en couleurs de légende.
On regarde un instant vers ces trains qui s'en vont
Traînant leur barbe grise — et c'est vrai qu'ils répandent
Un peu de nostalgie au fil de l'été blond...

Mais le jazz des moineaux fait rage dans les feuilles,
Les pigeons blancs s'exaltent, le cyprès
Est la tour enchantée où des notes s'effeuillent
Autour du rossignol. Du pré,
Monte la fièvre des grillons, des sauterelles,
Toutes les herbes ont des pattes, ont des ailes —

III

Y el burro y el caballo de la fábula están ahí,
Y «Chanteclair» representado de gran gala
Día y noche por el patio donde revolotean plumas.

Al claro del agua vive el eterno prodigio
Del renacuajo de terciopelo hecho sapo de oro;
De la voz de cristal entre los raspadores nuevos
De innumerables ranas. El gato está dormido.
La perra Diki se afana — y sobre sus cabezas llueven
Pastillas de luna o de sol ardiente.
Si llueve de veras, la lluvia, chorreando a cubos,
De igual modo se desparrama por los dedos verdes que la detienen.

Un tilo, unos bambúes. Amparo verde del poeta.
Verde, ¿entiende usted? Para que de las viejas casas
Nada hiera la mirada bajo sus párpados cansados.
Suavidad del árbol, del musgo, del césped...
Dicen: ¿Soledad? ¡Ay!, en la hora que pasa,
¿Existe algo vivo más vivo que un jardín?
¿Algo más misterioso, perfumado, denso, tenaz,
Y poblado — tan poblado que, de repente,
Se encuentra uno discurriendo con mil pequeños duendes,
Sin saber de dónde han salido, como en la cueva de Aladino?

Palabra verde... ¿Quién dirá el frescor infinito
De una palabra color de savia y de fuente y de aire
Que baña una casa siempre de uno,
Palabra desierta quizás y resecada para otros;
Para sí, familiar, tan próxima, tierna, verde
Como un islote, un islote amado en el universo?

III

Et l'Ane et le Cheval de la Fable son là,
Et Chanteclair se joue en grand gala
Jour et nuit dans la cour où des plumes voltigent.

Au clair de l'eau, c'est l'éternel prodige
Du têtard de velours devenu crapaud d'or
De la voix de cristal parmi las râpes neuves
D'innombrables grenouilles. Le chat dort.
Dikette-chien s'affaire — et sur leur tête pleuvent
Des pastilles de lune ou de soleil brûlant.
S'il pleut vraiment, la pluie à pleins seaux ruisselants,
S'éparpille de même aux doigts verts qui l'arrêtent.

Un tilleul, des bambous. L'abri vert du poète.
Du vert, comprenez-vous? Pour qu'aux vielles maisons
Rien ne blesse les yeux sous leurs paupières lasses.
Douceur de l'arbre, de la mousse, de gazon...
Vous dites: Solitude? Ah! dans l'heure qui passe,
Est-il rien de plus vivant qu'un jardin,
De plus mystérieux, parfumé, dru, tenace,
Et peuplé — si peuplé qu'il arrive soudain
Qu'on y discourt avec mille petits génies
Sortis l'on ne sait d'où, comme chez Aladin.

Un mot vert... Qui dira la fraîcheur infinie
D'un mot couleur de sève et de source et de l'air
Qui baigne une maison depuis toujours la vôtre,
Un mot désert peut-être et desséché pour d'autres,
Mais pour soi, familier, si proche, tendre, vert
Comme un ilôt, un cher ilôt dans l'univers?...

¿HABLARTE?

¿Hablarte? No; no puedo.
Yo prefiero sufrir como una planta,
Como el ave callada sobre el tilo.
Esperan. Está bien. No están cansados
De esperar. Yo esperaré como ellos.

Sufren solos. Hay que aprender a sufrir solo.
No quiero indiferentes dispuestos a sonreír,
Ni amigos que gimen. Que no venga nadie.

La planta no dice nada. El pájaro calla. ¿Qué más?
Este dolor está solo en el mundo, por más que se quiera.
No es el de los demás, es el mío.

Una hoja tiene su sufrimiento que ignora la otra hoja,
Y del sufrimiento del pájaro, el otro pájaro no sabe nada.

No se sabe. No se sabe. ¿A quién se parece?
Y aun así, ¿qué importa? No necesito
Oír esta noche ninguna palabra vana.

Espero, como lo hacen detrás de la ventana
El viejo árbol sin movimiento y el pinzón mudo...
Una gota de agua pura, un poco de viento, ¿quién sabe?
¿Qué esperan? Lo esperaremos juntos.
El sol les dijo que volvería, quizás...

VOUS PARLER?

Vous parler? non; je ne peux pas.
Je préfère souffrir comme une plante;
Come l'oiseau qui ne dit rien sur le tilleul.
Ils attendent. C'est bien. Puisqu'ils ne sont pas las
D'attendre, j'attendrai, de cette même attente.

Ils souffrent seuls. On doit apprendre à souffrir seul.
Je ne veux pas d'indifférents prêts à sourire
Ni d'amis gémissants. Que nul ne vienne.

La plante ne dit rien. L'oiseau se tait. Que dire?
Cette douleur est seule au monde, quoi qu'on veuille.
Elle n'est pas celle des autres, c'est la mienne.

Une feuille a son mal qu'ignore l'autre feuille;
Et le mal de l'oiseau, l'autre oiseau n'en sait rien.

On ne sait pas. On ne sait pas. Qui se ressemble?
Et se ressemblât-on, qu'importe. Il me convient
De n'entendre ce soir nulle parole vaine.

J'attends — comme le font derrière la fenêtre
Le vieil arbre sans geste et le pinson muet...
Une goutte d'eau pure, un peu de vent, qui sait?
Qu'attendent-ils? Nous l'attendrons ensemble.
Le soleil leur a dit qu'il reviendrait, peut-être...

EL JINETE

Ha partido a caballo, sobre el césped.
Viento del Norte le golpea,
Pero él finge pasear a caballo.
Dicen: «¡Qué pronto olvida!
Sigue creyendo que la tierra es bella.»
Mas su caballo cree ir llevando un fantasma,
Y por mirarle, vuelve la cabeza.

Ha silbado a su perro como siempre.
Toca al pasar las hojas nuevas.
¿Qué le exigís a ese que ha quedado?

Dicen, gritan: «Esto no puede ser.»
Renace el alba. Su corcel sin dueño
Ha sido ya vendido.
Las cosas amadas lo serán por otros,
O se acostumbrarán a no serlo más.
Continúa la vida.

LE CHEVALIER

Il est parti sur son cheval, dans l'herbe.
Le vent du Nord le cingle,
Mais il feint de promener son cheval.
On dit: «Comme il oublie déjà.
La terre lui paraît toujours belle.»
Mais son cheval croit porter un fantôme
Et tourne la tête pour le regarder.

Il a sifflé son chien comme auparavant.
Il touche au passage les feuilles nouvelles.
Celui qui reste qu'exigez-vous de lui?

Ils disent, ils crient: «Ce n'est pas possible.»
Et l'aube renaît. Son cheval sans maître
Est déjà vendu.
Les choses aimées le seront par d'autres
Ou s'habitueront à ne l'être plus.
La vie continue.

Traducción de Aline Schulman.